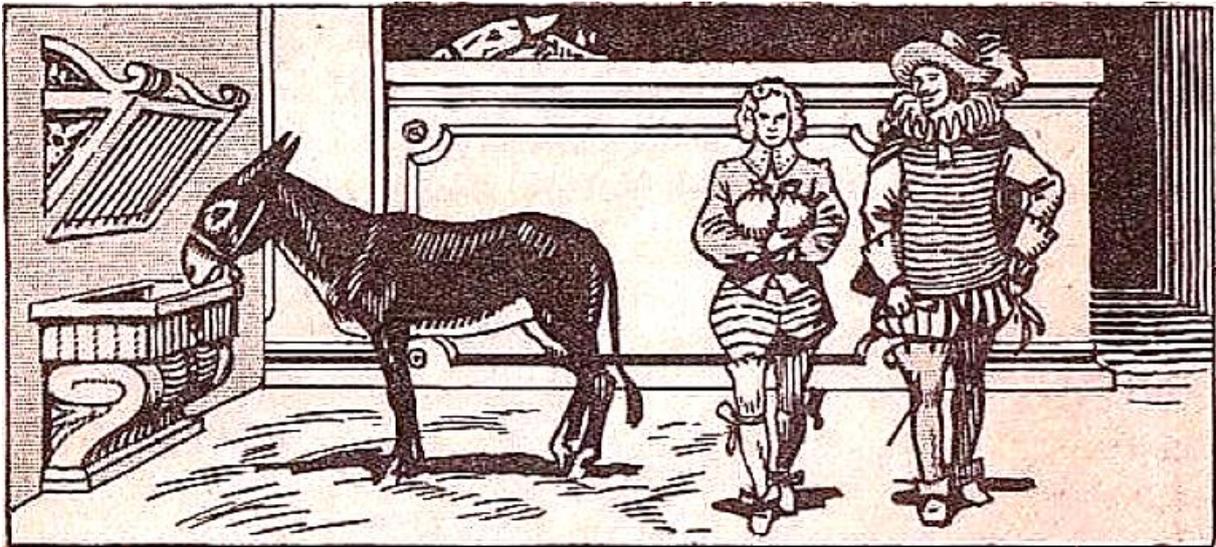


Peau d'âne

Adaptation d'un conte de Perrault

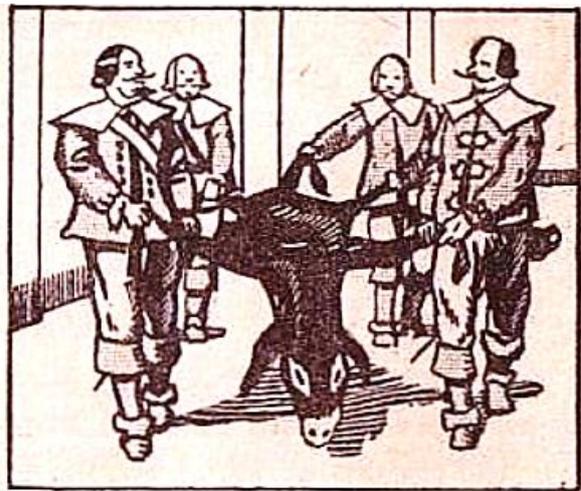
Récit tiré des *Contes de ma mère l'Oye* de Charles Perrault



Il était une fois un roi très puissant. Dans son palais, partout glaces et tapis. À l'écurie de beaux chevaux et surtout un âne étonnant : au matin, sa litière, loin d'être sale, était pleine d'écus d'or.



Ainsi, chaque jour, le roi était plus riche. Or, il devint veuf, en perdit la raison et voulut épouser sa fille. Pleine de chagrin, la princesse alla demander conseil à la fée des Lilas, sa marraine.



Avant d'accepter, dit la fée demande en présent au roi, la peau de l'âne merveilleux : il ne pourra accepter. Or le dément se hâta de faire abattre l'âne et il fit apporter sa peau à la princesse.

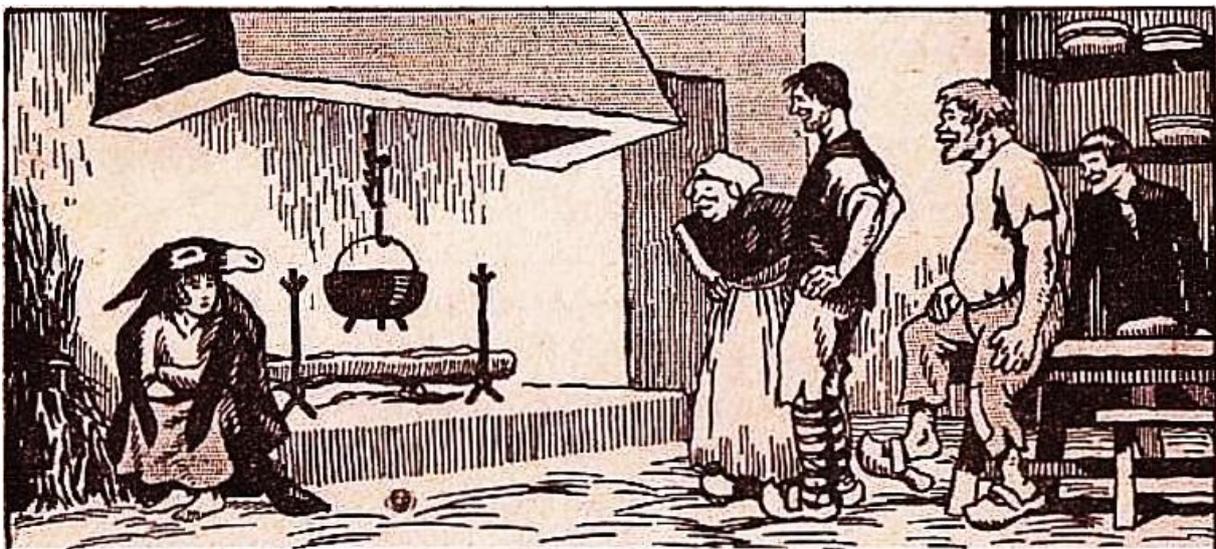
I - Peau d'âne, gardeuse de dindons

1. La malheureuse princesse n'eut alors qu'une seule pensée : fuir, fuir très loin. Mais elle ne pouvait se résigner à prendre cette décision sans consulter sa marraine. Elle l'appela et la fée survint. « Mon enfant, dit-elle, enveloppez-vous de cette peau d'âne, sortez de ce palais, et allez tant que terre vous pourra porter. Pour vous rendre méconnaissable, la dépouille de l'âne est un masque admirable. Cachez-vous bien dans cette peau. On ne croira jamais, tant elle est effroyable, qu'elle renferme rien de beau. « Allez sans crainte, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout. En quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette où seront vos habits et vos bijoux suivra vos pas sous terre. Et voici ma baguette que je vous donne. En frappant la terre quand vous aurez besoin de votre cassette, elle paraîtra devant vos yeux. Mais hâtez-vous de partir. »

La princesse embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla¹ de cette vilaine peau après s'être barbouillée de suie de cheminée, et sortit de son riche palais sans être reconnue par personne.

Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, cherchant partout une place. Mais quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvait si crasseuse que personne n'en voulait.

2. Cependant, elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle était une métairie² dont la fermière avait besoin d'une souillon³ pour laver les torchons et nettoyer les dindons et l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si malpropre, lui proposa d'entrer chez elle ; ce que la princesse accepta de grand cœur, tant elle était lasse d'avoir marché.



On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut en butte aux plaisanteries

1 Se vêtir d'une manière grotesque ou ridicule.

2 Propriété dont le fermier reçoit, pour son travail, la moitié des fruits du sol.

3 Servante employée à de bas travaux ou à des travaux sales.

grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendait sale et dégoûtante. Enfin on s'y accoutuma. D'ailleurs, elle était si soigneuse d'accomplir ses devoirs que la fermière la prit sous sa protection.

Elle conduisait les moutons, les faisait parquer au temps où il le fallait. Elle menait les dindons paître avec tant d'intelligence qu'il semblait qu'elle n'eût jamais fait autre chose. Aussi tout fructifiait sous ses belles mains.

3. Un jour que, près d'une claire fontaine, elle déplorait comme souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer⁴. L'effroyable peau d'âne qui faisait sa coiffure et son habillement l'épouvanta. Honteuse de son ajustement, elle se décrassa le visage et les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, et son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trouver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta. Mais il lui fallut bientôt remettre son indigne peau pour retourner à la métairie et reprendre son service.

4. Heureusement, le lendemain était un jour de fête. Ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux et de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre était si petite que la queue de cette belle robe ne pouvait pas d'étendre.

La belle princesse se mira et d'admira elle-même, avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour à tour ses belles robes, les fêtes et les dimanches ; ce qu'elle fit ponctuellement⁵.

Elle mêlait des fleurs et des diamants dans ses beaux cheveux avec un art admirable. Et souvent elle soupirait de n'avoir pour témoins de sa beauté que ses moutons et ses dindons, qui l'aimaient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avait donnée le nom dans cette ferme.

5. Un jour de fête que Peau d'âne avait mis sa robe couleur du soleil, le fils du roi, à qui cette ferme appartenait, vint y descendre pour se reposer en revenant de la chasse.

Ce prince était jeune, beau, admirablement bien fait, l'amour de son père et de la reine sa mère, adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une collation champêtre qu'il accepta. Puis il se mit à parcourir les basses-cours et tous leurs recoins.

En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure. Mais, que devint-il en apercevant la princesse si belle et si richement vêtue qu'à son air noble et modeste il la prit pour une divinité !

6. Il sortit avec peine de cette allée obscure, mais ce fut pour s'informer quelle était la personne qui demeurait dans cette petite chambre.

On lui répondit que c'était une souillon qu'on nommait Peau d'âne, à cause de la peau

4 S'y regarder (rapprocher de miroir).

5 De point en point comme elle se l'était promis.

dont elle s'habillait. Et qu'elle était si sale et si crasseuse que personne ne la regardait ni ne lui parlait, et qu'on ne l'avait prise que par pitié, pour garder les moutons et les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircissement, vit bien que ces gens grossiers n'en savaient pas davantage et qu'il était inutile de les questionner.

Il revint au palais du roi, son père, ayant continuellement devant les yeux la belle image qu'il avait vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte, et se promit bien de n'y pas manquer une autre fois.

II - Le gâteau de la princesse

1. Dans la même nuit, le souvenir de la princesse donna au prince une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité.

La reine, sa mère, qui n'avait que lui d'enfant se désespérait de ce que tous les remèdes étaient inutiles. Elle promettait en vain les plus grandes récompenses aux médecins. Ils y employaient tout leur art, mais rien ne guérissait le prince.

Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin causait tout ce ravage. Ils en avertirent la reine qui, toute pleine de tendresse pour son fils, vint le conjurer de dire la cause de son mal, et que, quand il s'agirait de⁶ lui céder la couronne, le roi son père descendrait de son trône sans regret pour l'y faire monter ; que, s'il désirait quelque princesse, quand même on serait en guerre avec le roi son père et qu'on eût de justes sujets de s'en plaindre, on sacrifierait tout pour obtenir ce qu'il désirait ; mais qu'elle le conjurait de ne pas se laisser mourir, puisque de sa vie propre dépendait la leur.

2. La reine désolée n'acheva pas ce touchant discours sans mouiller le visage du prince d'un torrent de larmes.

« Madame, lui dit enfin le prince avec une voix très faible, je ne suis pas assez dénaturé⁷ pour désirer la couronne de mon père. Plaise au Ciel qu'il vive de longues années et qu'il veuille bien que je sois longtemps le plus fidèle et le plus respectueux de ses sujets ! Quant aux princesses que vous m'offrez je n'ai point encore pensé à me marier. Et vous savez bien que, soumis comme je le suis à vos volontés, je vous obéirai toujours en bon fils, quoi qu'il m'en coûte.

— Ah ! Mon fils, reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te sauver la vie. Mais, mon cher fils, sauve la mienne et celle du roi ton père en me déclarant ce que tu désires, et sois bien assuré qu'il te sera accordé.

6 Même s'il fallait.

7 Ne pas avoir les sentiments qu'inspire d'ordinaire la nature.

— Eh bien, madame, dit-il, puisqu'il vous faut déclarer ma pensée, je vais vous obéir, je me ferais un crime de mettre en danger deux êtres qui me sont chers. Oui, ma mère, je désire que Peau d'âne me fasse un gâteau, et que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. »

3. La reine, étonnée de ce nom bizarre, demanda qui était cette Peau d'âne. « C'est, madame, reprit un de ses officiers qui avait par hasard vu cette fille, c'est la plus vilaine bête après le loup : une noire peau, une crasseuse qui loge dans votre métairie et qui garde vos dindons.

— N'importe, dit la reine. Mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie. C'est une fantaisie de malade. En un mot, je veux que Peau d'âne (puisque Peau d'âne il y a) lui fasse promptement un gâteau. »

On courut à la métairie, et l'on fit venir Peau d'âne du fond de sa cuisine, pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le prince.

4. Quelques auteurs ont assuré qu'au moment où le prince avait mis l'œil à la serrure, les yeux de Peau d'âne l'avaient aperçu. Et puis que, regardant par sa petite fenêtre, elle avait vu ce prince si jeune, si beau, et si bien fait, que l'idée lui en était restée, et que souvent ce souvenir lui avait coûté quelques soupirs.

Quoiqu'il en soit, Peau d'âne, l'ayant vu ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage et les mains, coiffa ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, et se mit à faire le gâteau tant désiré. Elle prit de la plus fraîche farine, des œufs et du beurre bien frais.



En travaillant, soit de dessein⁸, soit autrement, une bague qu'elle avait au doigt tomba dans la pâte, s'y mêla. Et dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle osa demander des nouvelles du prince. Mais cet homme, ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.

8 Intentionnellement (on dirait aujourd'hui à dessein).

5. Le prince le prit avidement des mains de cet homme et le mangea avec une telle vivacité, que les médecins qui étaient présents ne manquèrent pas de le dire que cette fureur n'était pas un si bon signe.

Effectivement, le prince pensa s'étrangler avec la bague qu'il trouva dans un des morceaux de gâteau ; mais il la retira adroitement de sa bouche, et son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit en examinant cette fine émeraude⁹, montée sur un jonc¹⁰ d'or, dont le cercle était si étroit qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus joli doigt du monde.

Il baisa mille fois, cette bague, la mit sous son chevet, et l'en tirait à tout moment, quand il croyait n'être vu de personne.

III - À la recherche d'un petit doigt

1. Le tourment que le prince se donna pour imaginer comment il pourrait voir celle à qui cette bague pouvait aller, lui redonna la fièvre. Et les médecins, ne sachant plus que faire, déclarèrent que le prince devait être malade d'aimer Peau d'âne.

2. Le roi accourut chez son fils avec la reine qui se désolait : « Mon fils, mon cher fils, s'écria le monarque affligé, nomme-nous celle que tu veux. Nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des esclaves. »

La reine en l'embrassant lui confirma le serment du roi. Le prince fut attendri par les caresses des auteurs de ses jours :

« Mon père et ma mère, leur dit-il, je n'ai point dessein de faire une alliance¹¹ qui vous déplaît. Et, pour preuve de cette vérité, ajouta-t-il en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai celle à qui cette bague ira, quelle qu'elle soit. Et il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt soit une rustaude¹². »

Le roi et la reine prirent la bague, l'examinèrent curieusement, et jugèrent, ainsi que le prince, que cette bague ne pouvait aller qu'à quelque fille de bonne maison. Alors, le roi, ayant embrassé son fils en le conjurant de guérir, sortit, fit sonner les tambours par toute la ville, et crier par ses hérauts¹³ que l'on n'avait qu'à venir au palais essayer une bague, et que celle à qui elle irait juste épouserait l'héritier du trône.

3. Les princesses d'abord arrivèrent, puis les duchesses, les marquises et les baronnes.

9 Pierre précieuse de couleur verte.

10 Bague à section circulaire.

11 Ici, mariage (rapprocher de allier, lier).

12 Paysanne (rapprocher de rustre).

13 Officier public, autrefois chargé des proclamations.

Mais elle eurent beau toutes s'amenuiser¹⁴ les doigts, aucun ne put mettre la bague. Il en fallut venir aux grisettes¹⁵ qui, toutes jolies qu'elles étaient avaient les doigts trop gros. Le prince, qui se portait mieux, faisait lui-même l'essai. Enfin, on en vint aux filles de chambre. Elles ne réussirent pas mieux. Il n'y avait alors personne qui n'eût essayé cette bague sans succès, lorsque le prince demanda les cuisinières, les gardeuses de moutons. On amena tout cela. Mais leurs gros doigts rouges et courts ne purent seulement aller par-delà l'ongle.

« A-t-on fait venir cette Peau d'âne qui m'a fait un gâteau ces jours derniers ? » dit le Prince.

Chacun de prit à rire et lui dit que non, tant elle était sale et crasseuse. « Qu'on l'aille chercher tout à l'heure, dit le roi. Il ne sera pas dit que j'ai excepté quelqu'un. »

On courut, en riant et se moquant chercher la dindonnière.

4. La princesse, qui avait entendu les tambours et le cri des hérauts d'armes, s'était bien doutée que sa bague faisait ce tintamarre. Elle aimait le prince. Et comme le véritable amour est craintif et n'a point de vanité, elle était dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu¹⁶ que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher et qu'on heurta à sa porte.

Dès qu'elle avait su qu'on cherchait un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avait portée à se coiffer plus soigneusement et à mettre son plus beau corset d'argent avec le jupon plein falbalas¹⁷, de dentelles d'argent, semé d'émeraudes.

5. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtait à la porte et qu'on l'appelait pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte. Et ces gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandait pour lui faire épouser son fils. Puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent chez le prince, qui, lui-même étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût celle qu'il avait vue si pompeuse¹⁸ et si belle. Triste et confus de s'être si lourdement trompé :

« Est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure dans la troisième basse-cour de la métairie ?

— Oui, seigneur, répondit-elle.

— Montrez-moi votre main », dit-il en tremblant et poussant un profond soupir.

Dame ! Qui fut bien surpris ? Ce fut le roi et la reine, ainsi que tous les chambellans et les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire et crasseuse sortit une petite main délicate, blanche et couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus joli petit doigt du monde.

14 Rendre plus menu, plus petit ; amincir.

15 Ouvrière de condition modeste.

16 Petit, mince.

17 Volants, bandes d'étoffe plissée, servant de garniture.

18 Habillée avec magnificence.

Quand, par un petit mouvement que la princesse se donna, la peau tomba, elle parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout faible qu'il était, se mit à genoux.

Alors le roi et la reine vinrent embrasser la jeune fille de toute leur force et lui demander si elle voulait bien épouser leur fils.



Soudain, le plafond du palais s'ouvrit, et la fée des Lilas apparut dans un merveilleux bouquet de branches et de fleurs de son nom. Avec une grâce infinie, elle conta l'histoire de la princesse.

Bientôt le mariage eût lieu. Il vint des rois de tous les pays ; il en vint même montés sur des tigres, des éléphants et des aigles. Les noces se firent donc avec toute la pompe imaginable.

CHARLES PERRAULT
(1628-1703)

Écrivain français, ingénieux et habile, Perrault est surtout connu pour avoir, dans une langue aimable et pure, transcrit ou adapté les plus jolis contes de la tradition : *Barbe bleue*, *Cendrillon*, *Le Petit Poucet*... qu'il a groupés sous le titre de *Contes de ma mère l'Oye*.

